

Chapitre 2 Puissance ('Power') et Pensée ('Thinking')

Au chapitre VIII du Livre II, Locke pose une question fondamentale, qui continue de perturber la recherche philosophique autant que scientifique, à savoir: « Comment les corps produisent des idées en nous » ? Locke aura tenté de répondre à cette question, mais les philosophes ne s'en sont pas tenus pour quitte, bien entendu. Les choses extérieures produisent « en nous » des idées. Comment est-ce possible ? C'est une question absolument fondamentale et terriblement complexe, après laquelle courent les sciences philosophiques, cognitives, et neuro-philosophiques (soit cette discipline qui essaie de comprendre comment nous pensons à partir de la matière seule: les neurones, pour le dire très vite). Locke a mis en place une théorie qui est celle des « qualités primaires » et des « qualités secondes ». On s'est beaucoup échiné sur la différence entre les deux, oubliant bien souvent que tout commence par le mot de « qualité ». Locke pensait, comme d'autres esprits de son temps, que les objets peuvent être distingués selon deux types de « qualités » ; des qualités intrinsèques, telles que le *poids*, la *taille*, la *forme*, et des qualités extrinsèques, telles que la *température*, la *couleur*, l'*odeur*, ou encore le *goût*.

Un exemple. On peut dire de l'eau liquide qu'elle est transparente ; c'est l'une de ses *qualités* (secondaire). Cependant, on parle souvent de « l'eau verte ou bleue de la mer », par exemple, tandis que nous savons, semble-t-il sans conteste, que l'eau est *achrome*. Le fait de dire que l'eau est « bleue » ressortit à une qualité seconde, donc

non essentielle. D'un pur point de vue objectif, la couleur de l'eau n'a aucune importance, tandis que c'est l'eau qui importe. De la même manière, on pourrait demander : « quelle est la couleur d'une rose rouge durant la nuit ? ». Si quelqu'un répond « rouge », alors il faudra lui demander comment il peut *voir* le « rouge de la rose » en l'absence de photons ? La théorie des qualités primaires et secondes, qui contribuera à forger l'esprit scientifique des XVII^e et XVIII^e siècles (Lowe, 1995), n'a pas fini de faire couler de l'encre ; et le premier à l'avoir critiqué fut Berkeley (je reviendrai sur sa critique). Au lieu de nous pencher sur le problème de savoir ce qui est premier ou secondaire dans la perception et compréhension de l'objet *en tant que tel*, il nous paraît beaucoup plus pertinent d'abord d'interroger ce qui *meut* cette théorie, soit le concept-agent de « puissance » ('power') :

2.1. *L'esprit, soit depuis « l'impression des objets extérieurs, et quelquefois par la détermination de son propre choix considère dans une chose la possibilité d'avoir une de ces idées simples changée, et dans une autre la possibilité de produire ce changement, et en venir à l'idée que nous appelons Puissance ['Power'] » (L.II, C.XXI). « Ainsi, une boule de neige ayant la puissance de produire en nous les idées de blanc, froid, et rond —, la puissance de produire ces idées en nous, en étant dans la boule de neige, je l'appelle qualités; et en tant qu'elles sont des sensations ou des perceptions dans nos entendements, je les appelle idées, idées qui, si je parle quelquefois comme depuis les choses elles-mêmes, je serais compris comme signifiant ces qualités dans les objets qu'elles produisent en nous » (L.II, C.VIII).*

Étape conceptuelle 7 (simplifiée de 6)

Qualité → Idée simple (« blanc », « froid », « rond »)
→ puissance (changement de l'idée simple)

Locke utilise le terme de 'power' pour exprimer cette capacité. Le traducteur a le choix entre « puissance », et « pouvoir ». J'ai choisi, à l'instar de Coste, le terme de « puissance », qui s'attache davantage à la notion de potentialité qu'à celle de « pouvoir ». Que l'esprit ait le pouvoir de s'approprier des idées est tout à fait implicite dans ce que nous lisons chez Locke, et *explicite* quand il nous parle de la « perception ». Par conséquent, dire que l'esprit est doté de pouvoirs apparaît redondant. En revanche, dire que l'esprit est doté de « puissance » revient à signifier qu'il est capable de produire telle ou telle action sur telle idée, suivant la pertinence qu'il est en mesure d'évaluer. Et ainsi la notion de puissance se rattache à celle de potentialité dans toute la fine gradation qu'apporte Locke au traitement des idées. On pourrait probablement dire que la notion de « puissance » chez Locke est l'héritière de la définition du concept aristotélicien de « potentialité », devenue assez partagée, tel que

Définition

La puissance est la faculté d'être changé

Ce qui peut être changé contient ce qu'on appelle, en philosophie, un « devenir ». Quel est le rapport entre *puissance* et *devenir*? Dans *Métaphysique* (1015a15), Aristote écrit : « ... il résulte que la nature, dans son sens premier et fondamental, c'est la substance des êtres qui ont, en eux-mêmes et en tant que tels, le principe de leur mouvement. La matière, en effet, ne prend le nom de nature que parce qu'elle est susceptible de recevoir en elle ce principe, et le *devenir* [je souligne] et la croissance, que parce que ce sont des mouvements qui procèdent de

lui. Et ce principe du mouvement des êtres naturels, qui leur est immanent en quelque sorte, existe en eux soit en puissance, soit en entéléchie. » Historiquement, nous avons tendance à considérer la notion d'entéléchie comme un état fini. Ainsi, le *Dictionnaire Lalande* donne à lire que « l'entéléchie désigne l'acte accompli », c'est-à-dire quelque chose d'achevé. Or, quand nous lisons Aristote, nous nous rendons compte que les choses sont moins rigides, car quel est le *principe* dont parle ici Aristote ? Il s'agit du « principe du mouvement ». Autrement dit, tout ce qui est naturel *devient*. C'est l'alternative fondamentale que nous trouvons chez Aristote entre ce qui est *et* ce qui *devient*. Et c'est ce qu'avait redit et intégré dans sa grande philosophie, A.N. Whitehead : Nous sommes, en tant qu'êtres naturels, toujours soumis au *devenir* ; dans ce sens, le présent, absolument parlant, n'existe pas. Dans l'*Essai*, nous ne rencontrons jamais le terme de « devenir », mais nous avons une théorie de la « puissance ». Je gage que Locke a, en quelque sorte, *fondue* le « devenir » *dans* la « puissance ». Sauf qu'ici, bien sûr, Locke ne parle pas de la notion de substance, mais de la formation des idées et de leur transformation (puissance, devenir), ce qui permet, d'ailleurs, de signaler que Locke, concernant, cette question de l'évolution de l'idée elle-même, ne serait pas éloigné de ce qui est appelé aujourd'hui en philosophie le *perspectivalisme*, soit le fait que « si les propriétés des couleurs... sont conçues comme étant des propriétés des objets "externes" elles doivent être reconnues comme étant *perspectivales*, avoir différents *aspects* ['look'], incluant les aspects qui dépendent de la condition du sujet percevant... » (Putnam, 2016. Il est bien entendu que ce que dit ici Putnam ne s'applique pas qu'aux couleurs ; il ne s'agit que d'un exemple). C'est ici que se joue la notion de devenir, dans cet instant fuyant immédiat, pendant lequel « je » suis en train de mettre en perspective une idée, comme si c'était un volume que je tournais mentalement

en plusieurs sens, afin de dégager son meilleur effet. « Je » suis capable de saisir une idée, et de la mettre immédiatement en perspective; c'est cela, déjà, le devenir de l'idée. Dans ce sens, le mot « devenir » ne doit pas du tout être entendu dans le sens « devenir de la civilisation », ou de la question existentielle « que vais-je devenir ? » ; il s'agit ici d'une conception temporelle et mentale, autant que spatiale, un *devenir atomique*.

2.2. « La puissance que nous considérons fait référence au changement des idées perceptibles. [...] La puissance ainsi considérée est double, i.e., en tant que capable de produire, ou capable de recevoir tout changement: L'une peut être appelée Active, et l'autre Passive. Je confesse que la puissance inclue en elle une sorte de relation (une relation d'action ou de changement) [...] Car nos idées d'Extension, de Durée, et de Nombre, ne contiennent-elles pas toutes en elle une relation secrète avec leurs parties? La Figure et le Mouvement ont quelque chose de parent en eux bien plus visiblement: Et les Qualités sensibles, tels que les Couleurs, et les Odeurs, etc., que sont-elles si ne ce n'est des Puissances de Corps différents, en relation avec notre Perception, etc. [...] Par conséquent et ainsi, notre idée de Puissance, je pense, peut avoir une place parmi les autres Idées Simples, et être considérée comme l'une d'elles, étant celle qui produit un ingrédient principal dans nos idées complexes de Substances... » (L.II, C.XXI).

Il y a une « relation secrète » entre les idées d'extension, de durée, de nombre, etc. Qu'est-ce à dire? Ici, Locke ne plonge pas dans un mysticisme de la « chose en soi », mais semble vouloir dire ceci: De très nombreuses choses dans

le monde sont compactes, et quand nous produisons des idées, nous ne pouvons distinguer chacune d'entre elles comme on pourrait défaire un puzzle.

Exemple

Je regarde un arbre. Pendant que je le regarde, puis-je isoler une couleur *des* couleurs qui le constituent ? Non. Puis-je isoler l'une de ces couleurs de la *forme* sur laquelle cette couleur se trouve ? Non. Puis-je ignorer les parties dont est fait l'arbre ? Non. On comprend mieux, espérons-nous, cette *relation secrète* entretenues par les choses entre elles. Poursuivons.

À peine pensons-nous comprendre la notion de puissance, et voici que Locke nous qu'il y a deux manières de l'appréhender : l'une active, et l'autre passive. La notion de puissance inclut une relation liée au changement. Certes. Mais l'idée de *puissance passive* doit aussi être prise en compte, soit l'ensemble des *données* qui concernent *tel* objet perçu : de quoi est-il constitué, dans quelle temporalité et quel espace s'inscrit-il ?

Exemple

Si je regarde un couteau de cuisine dans un magasin, ou une lame de silex préhistorique faite pour couper les blés, je n'ai pas du tout la même *appréhension* du même objet (un couteau). Ce que veut nous faire comprendre ici Locke, c'est qu'il existe un certain nombre de paramètres qui, depuis un objet, sont visibles, tandis que d'autres ne le sont pas, et que ce n'est pas parce qu'ils ne sont pas visibles qu'ils n'agissent pas sur notre mode d'appréhension et de compréhension vis-à-vis d'eux. Alors, certes, Locke écrit que l'idée de puissance est une idée simple. Mais cela veut dire que cette idée est en première position dès qu'il s'agit des circonstances d'une mise en perspective d'un objet perçu, et que

cette mise en perspective n'est jamais figée, qu'elle peut évoluer, lentement, ou à l'instant, tout dépend de ma *disponibilité*.

Exemple

Passant en voiture devant un haras plusieurs fois par semaine, je distingue ce que je pense un être un cheval noir, couché sur le ventre, la tête dressée et tournée sur le côté. Et puis, un *jour*, je constate que ce cheval n'en est pas un, c'est un arbre mort!, qui, de loin, ressemble à un cheval ainsi décrit. Et c'est donc le fait d'avoir vu plusieurs fois cet « objet » dans la même position qui m'a fait *regarder* plus attentivement et réalisé mon erreur: Soudain, mon idée a donc instantanément changé. La notion de puissance peut aussi être considérée, possiblement, comme une sorte de jeu *agentiel*, c'est-à-dire une disposition qui s'adapte, suivant les circonstances internes-externes; une interface entre la capacité qu'ont les idées de s'agencer entre elles, et de s'incrémenter, comme on dit en science informatique, soit d'augmenter la « valeur » d'une idée, au point, éventuellement, de la faire passer à une autre (cheval → arbre mort).

Mais voici que Locke nous donne une nouvelle compréhension de la puissance: « l'idée la plus claire que nous puissions obtenir de la puissance active [est] de diriger notre Esprit vers la considération de DIEU et des Esprits [Spirits] ». La notion de « Dieu » est très présente dans l'*Essai*. Nous sommes contraints de donner un aperçu de la manière dont Locke l'appréhende:

« Que Dieu doive être adoré est, sans doute aucun, une grande vérité comme nulle autre puisse entrer dans l'esprit de l'homme, et mérite la première place parmi tous les principes pratiques. Mais en aucun cas elle [cette vérité] ne peut être pensée innée, à moins que les idées de

Dieu et de culte soient innées. Que l'idée du terme culte tienne pour ce qu'il est dans l'esprit des enfants, et soit un caractère imprimé dans l'esprit à l'origine, je pense qu'il sera aisément accordé, par qui que ce soit qui le considère, combien peu parmi les hommes mûrs ont une idée claire et distincte de cela. Et je suppose qu'il ne peut rien y avoir de plus ridicule que de dire que les enfants ont ce principe pratique inné, « que Dieu doive être adoré », et déjà qu'ils ne savent pas ce qu'est le culte de Dieu, qui est leur devoir » (L.I, C.III). Les attaques contre Locke ont plu, après la publication de l'*Essai*, spécialement dirigées contre son anti-innéisme. Mais elles se sont aussi portées sur la manière dont Locke traite de « Dieu ». Il faut bien voir que Locke s'attaque ici à un véritable dogme historique, soit le fait que la religion chrétienne est une religion « révélée », et, surtout, qu'elle est *naturelle*, dans le sens où il est tout à fait normal pour quiconque venant au monde, d'être fourni en idées naturelles et surnaturelles, et premièrement de l'idée de Dieu. Pour les « innéistes », ou les « nativistes » (Rickless, 2007), la notion de Dieu ne peut pas être acquise par l'expérience, elle ne peut qu'être *évidente*. Or on voit bien qu'ici Locke réfute totalement une telle injonction. Il la trouve « ridicule », ce qui n'est pas peu dire. D'autant plus ridicule, en fait, qu'on a du mal à trouver, chez la plupart des « hommes faits », mâturs, une exposition claire de l'idée de Dieu. Nous ne sommes vraiment pas loin de Spinoza, qui, dans son *Éthique* (écrite entre 1661 et 1675, et publié posthument en 1677), remarque avec ironie que l'homme, à force de chercher à comprendre les « causes des causes », finit par se « réfugier dans la volonté de Dieu, c'est-à-dire dans l'asile de l'ignorance ». (Par extension, c'est bien aussi l'Église qui constitue cet asile). Locke s'oppose à une conception évidentialiste de Dieu ; que l'idée de Dieu, justement, constitue bien davantage qu'une idée, qu'il faut bien plutôt *penser* (l'idée de) Dieu. Or, si la plupart « des hommes faits » ne peuvent en